

ma mère ! Livrerais-je à un étranger, qui les profanerait, les émotions que je retrouve à chaque détour du sentier, à chaque rosier greffé par mon père, à chaque pierre de cette vieille demeure ! Non ; mon cœur tout entier est dans ce coin de terre, et je le garderai pieusement. Je ne saurais me résigner à porter en diamants à mes oreilles toutes les gouttes d'eau qui enrichissent le moulin de Sainte-Marthe, ni dépenser en plumes et en rubans la nuée de blanches ailes qui tombent du pigeonnier à mon premier appel. Je n'aime ni le luxe, ni les fêtes ; mais, attachée à mes foyers, je ne saurais les quitter. Il n'y a pour moi de vraies jouissances qu'ici, dans ce petit royaume où je vis avec le souvenir de mes chères mortes, avec la pensée de les imiter en faisant un peu de bien. Mais venez, Frédéric, et ne restez pas tout pâle à me regarder. Venez, on nous voit du moulin.

La nouvelle meunière, en effet, venait de se placer sur le pas de sa porte avec son ouvrage. Claude était assis sur un banc à côté d'elle, un peu las du travail de sa journée et heureux de causer quelques minutes avec sa chère Marie. Ils se levèrent en apercevant Frédéric et Louise ; mais les voyant émus, par une délicatesse charmante, ils ne les importunèrent pas de démonstrations exagérées. Claude se prépara à partir dès que Louise lui eût fait part de la demande de M. Girard, et il dit en riant qu'il était flatté de la confiance que voulaient bien avoir Louise et son père dans ses talents de vigneron, talents qu'il avait cependant eu le temps de perdre dans l'exercice de ses fonctions de maréchal-des-logis.

— Vous étiez maréchal-des-logis ? dit Frédéric.

— Oui, monsieur, et porté pour être officier, car je travaillais ma théorie.

— Et vous êtes meunier, maintenant ?

— Oui, et parfaitement heureux. Qui sait, monsieur,